

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

DISCOURS

DE

M. AUGUSTE LONGNON

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

M. CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du vendredi 11 mars 1898.

---

MESSIEURS,

La volonté formellement exprimée à plusieurs reprises par M. Schefer, qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe, a empêché votre président de lui adresser en votre nom un dernier adieu. Permettez-moi donc de mettre à profit la séance de ce jour pour rendre un douloureux hommage à la mémoire de notre bien regretté confrère.

Né à Paris le 16 novembre 1820, Charles-Henri-Auguste Schefer appartenait à une famille originaire de Nassau et

son père était du nombre de ces fonctionnaires natifs des contrées rhénanes, qui, d'abord attachés à la fortune de Napoléon, se fixèrent dans notre pays. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, suivit en même temps les cours des Jeunes de Langues et plus tard ceux de l'École des Langues orientales vivantes. Nommé en 1843, après un premier voyage en Orient, maître répétiteur à l'École des Jeunes de Langues, il débutait la même année dans la carrière diplomatique à Beyrouth, en qualité de drogman, passait de là comme drogman chancelier à Jérusalem, puis à Smyrne, à Alexandrie et, en dernier lieu, à Constantinople, près l'ambassade de France, à laquelle il resta attaché durant huit années. Il participa, comme tel, à toutes les négociations dont le traité de Paris fut le couronnement. Il devint ensuite, au cours de l'année 1857, premier secrétaire interprète pour les langues orientales et professeur de persan à l'École des Langues. Chargé d'une mission en Syrie lors des troubles du Liban, il y demeura un an entier avec le corps expéditionnaire et contribua efficacement à la pacification. Il fit enfin, en 1862, un dernier voyage dans la mer Rouge pour traiter avec les chefs dangalis de la cession du territoire d'Obock et s'acquitta avec un plein succès de cette délicate négociation.

Plus de quinze ans de séjour en Orient lui avaient permis d'acquérir une profonde connaissance de l'arabe, du persan et du turc. Il parlait ces trois principales langues du monde musulman avec une facilité, une élégance, dont les Orientaux eux-mêmes étaient surpris, et il avait pu réunir une importante collection d'anciens textes, particulièrement précieuse au point de vue de l'histoire des Seld-

joucidés qui se lie d'une façon si intime à celle des Croisades.

En chacun des postes qui lui furent successivement confiés, Schefer déploya une très louable activité, mais nulle part les heureux résultats de son action ne se firent plus vivement sentir qu'à l'École des Langues orientales vivantes qu'il administra durant les trente dernières années de sa vie et dont il fut en quelque sorte le restaurateur. Dans les premiers temps de son administration, les cours avaient lieu les uns à la Bibliothèque Nationale, les autres au Collège de France; il fut assez heureux, en 1873, pour faire attribuer à l'École l'hôtel antérieurement occupé par le Génie Maritime et qui, depuis, a été totalement reconstruit. En ce nouveau local et grâce à de constants efforts de sa part, les études prirent un développement inconnu jusque-là : trois nouvelles chaires furent créées ayant pour objets la langue russe, la géographie, l'histoire et la législation de l'Extrême-Orient et la langue roumaine; l'enseignement de l'arabe littéral fut rétabli, l'enseignement du malgache substitué à celui du javanais. La bibliothèque, qui ne se composait que de 325 volumes apportés du Collège de France ou de l'École des Jeunes de Langues, en comprend aujourd'hui 40 000 environ; on y trouve de nombreux textes arabes, persans, turcs, chinois, et japonais imprimés en Orient, ainsi qu'une belle collection d'ouvrages en grec moderne léguée par notre ancien confrère Brunet de Presle. Enfin, l'École commença en 1875 cette magistrale série de publications qui, à l'heure actuelle, compte plus de soixante volumes grand in-8°, cette belle collection que chacun de nous connaît

bien et dont l'Asie ou les livres écrits en quelque'un des idiomes de cette partie du monde ne sont point l'unique objet; elle renferme, en effet, quelques spécimens de la littérature grecque, médiévale ou moderne, de la littérature slave et de la littérature roumaine.

La collection s'ouvre par deux volumes que Schefer publia lui-même : ils présentent le texte persan ainsi que la traduction française d'une histoire de l'Asie centrale depuis les dernières années du règne de Nadir-Ghah, livre écrit au commencement de ce siècle par Mir Abdul-Kerim Boukhari. C'était là le plus important ouvrage que Schefer eût encore livré au public avant d'appartenir à votre Compagnie, où il fut admis à titre de membre ordinaire le 29 novembre 1878; mais ceux qui l'avaient élu savaient qu'on pouvait compter sur lui pour diriger avec une parfaite compétence quelque'une des séries orientales qui font partie du Recueil des historiens des « Croisades » entrepris par l'Académie des Inscriptions. D'abord attaché à la publication des historiens arabes, il succéda bientôt à Dulaurier dans la préparation du tome II des historiens arméniens, pour lequel on lui adjoignit plus tard le comte de Mas-Latrie. Ni l'un ni l'autre des deux collaborateurs, hélas! n'aura vu paraître cet in-folio auquel ils avaient donné leurs soins et qui est entièrement achevé cependant, la préface exceptée, depuis trois années déjà.

C'est seulement à partir de 1875 que l'activité de Schefer se manifesta d'une façon régulière par des publications qui toutes sont marquées au sceau de la plus saine érudition : je ne tenterai pas d'en donner l'énumération. Je crois cependant devoir mentionner une importante Chrestomathie

arabe, fort estimée des orientalistes de l'Europe entière. Le « Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie », publié sous sa direction et sous celle de M. Henri Cordier, renferme une dizaine de volumes dont il est l'éditeur et parmi lesquels je citerai d'une façon toute particulière le « Voyage d'outre-mer » d'un gentilhomme gascon, Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, voyage exécuté en 1433 et qui, malgré tout l'intérêt qu'il présente, n'avait encore été l'objet que d'une sorte de paraphrase, incomplète, de Le Grand d'Aussy, insérée, en 1804, dans les Mémoires de l'Institut.

En ces dernières années, notre cher confrère allait au temps des vacances chercher le calme à son château de la Croix-Saint-Alban, en Savoie, près Chambéry. C'était une vieille maison-forte datant du XIV<sup>e</sup> siècle. Il la fit restaurer et il y transporta toutes ses collections : son incomparable bibliothèque, riche de 12,000 volumes, comprenant une suite unique de manuscrits arabes et un certain nombre de manuscrits relatifs à notre histoire nationale ; ses belles porcelaines de Chine, et tous les objets — tapis, meubles, bronzes, etc. — qui lui venaient d'Orient.

Par l'âge, par le savoir et par l'éclat des services rendus, Schefer était comme le patriarche de ceux des orientalistes français qui se sont voués à l'étude du monde musulman. Tous, on peut le dire, étaient plus ou moins ses obligés, et c'est toujours avec une extrême libéralité qu'il ouvrit à chacun les trésors de sa vaste érudition et de ses

précieuses collections. En octobre 1875, il eut la grande joie de présider à la célébration du centenaire de l'École des Langues orientales pour laquelle il avait tant fait, et c'est en souvenir de cette solennité qu'en une cérémonie intime, et au cours de l'année suivante, le corps des professeurs lui témoignait la gratitude qu'il inspirait à tous par la remise d'une médaille commémorative reproduisant son image : cette manifestation le toucha vivement. Enfin, au mois de septembre 1897, en qualité de président du Congrès international des Orientalistes qui, pour la seconde fois, tenait ses assises à Paris, il souhaitait la bienvenue aux savants venus de toutes les parties de l'Europe pour assister à cette grande réunion d'un caractère strictement scientifique.

Le 16 novembre dernier, il entra dans sa soixante-dix-huitième année, parfaitement alerte et l'esprit toujours vigoureux. Il caressait encore l'espoir de nombreux travaux et, quelques semaines plus tard, il entretenait de ses projets notre confrère M. Barbier de Meynard qui se disposait à partir pour le Midi. La mort l'a frappé, pour parler ainsi, en pleine activité intellectuelle, et l'on peut dire de lui qu'il a bien mérité à la fois de l'Académie, de la Science et de la Patrie.



